

MIECZYŚLAWA SEKRECKA

DU FÉMINISME LITTÉRAIRE EN FRANCE AU XVIII^e SIÈCLE

La question de savoir si la femme peut devenir auteur – question posée avec insistance surtout dans la deuxième moitié du siècle – fait suite à la "Querelle des sexes" qui remonte au XVI^e siècle. Cependant, si dans les siècles précédents la polémique se concentrait autour de deux problèmes, celui de l'égalité de la femme avec l'homme et celui de l'éducation qu'elle devait recevoir pour faire face à ses responsabilités d'épouse et de mère, au XVIII^e siècle le centre de gravité se déplace: on se demande si la femme, étant donné sa condition, a le droit, sans négliger ses devoirs, de se consacrer à l'écriture. D'autres, par contre, se posent la question de savoir si elle a les qualités requises pour exercer la profession d'écrivain. Le nombre croissant des femmes écrivains au XVIII^e siècle était, semble-t-il, la principale raison du débat. En 1798, B. Constant écrivait non sans raison à son amie, Mme de Charrière: "Il me semble qu'à présent les femmes écrivent plus que les hommes: voilà la belle Mme de Condorcet annoncée dans les journaux comme un grave auteur"¹. D'autre part, L. Abensour dans son livre *La femme et le féminisme avant la Révolution* affirme que la production littéraire des femmes était aussi abondante vers la fin de l'ancien régime qu'à l'époque de Louis-Philippe et au début du XX^e siècle², surtout dans le domaine du roman. Dans les années 1760-1800, d'après Michel Mercier, 2000 romans, dont l'auteur était le plus souvent une femme, furent publiés en France³. Ainsi est-il permis d'admettre que le féminisme du siècle des Lumières avait surtout un caractère littéraire. A ce débat prenaient part presque tous les écrivains d'importance. Les voix des femmes, plus nombreuses qu'auparavant, ne manquaient pas non plus. La littérature en la matière, bien qu'assez abondante, mérite peu de considération par sa qualité.

¹ I. de Charrière. *Correspondance*. T. 5. Amsterdam 1983 p. 466.

² L. Abensour. *La femme et le féminisme avant la Révolution*. Paris 1923 p. 303.

³ M. Mercier. *La roman féminin*. P. U. F. 1976 p. 59.

J. Larnac, dont le livre compte le plus pour le propos qui est le nôtre, constate qu' "il y eut une véritable surproduction de livres sur la femme entre les années 1725 et 1760"⁴. J. Rabaut établissait pour les années de 1713 à 1787 le nombre de 41 livres⁵. Si l'on ajoute à cette liste les livres dont le titre ne comportaient pas le mot "femme" mais dont les auteurs s'intéressaient vivement à la destinée féminine et exprimaient à son sujet des opinions originales, leur nombre, sans doute, deviendra presque double. Il ne s'agit pourtant pas dans notre étude de citer tous les ouvrages concernant la femme-auteur mais de présenter seulement les tendances générales du siècle.

Dans la première moitié du XVIII^e siècle, la critique témoigne un intérêt soutenu pour le problème de la condition féminine, mais le débat se déroule plutôt dans une atmosphère de calme, de courtoisie, exempte d'accents polémiques, agressifs. Le problème central autour duquel se concentre la polémique est celui de l'éducation de la femme, de ses capacités, ses besoins et ses limites. Le plus souvent on glorifie la femme, on fait l'éloge de ses possibilités, on se montre solidaire de ses revendications. On a parfois l'impression d'une continuation de l'apologie des femmes inaugurée au XVII^e siècle par Ch. Perrault. La preuve en est qu'une série d'écrits exaltent alors les vertus de la femme. En 1718 paraissent les *Amazones modernes*, pièce de Marc-Antoine Legrand où un des personnages exposait en ces termes les revendications féminines: "Primo, point de subordination entre le mari et la femme [...] Secundo: les femmes pourront étudier, avoir leurs collèges et leurs universités, parler grec et latin [...]"⁶ En 1729 c'est Marivaux qui manifeste sa sympathie pour les femmes dans une pièce intitulée *La Nouvelle Colonie ou La Ligue des Femmes*⁷. Presque en même temps l'abbé de Saint-Pierre lance deux projets concernant l'éducation des filles. Dans le premier il demande de perfectionner cette éducation et dans le second il insiste sur la multiplication des collèges de filles et exige leur organisation sur le modèle de Saint-Cyr⁸. De même Destouches en 1730 dans son *Philosophe amoureux* défendait le droit des femmes à l'instruction⁹. En 1736 Leconte de Bièvre publia son *Histoire de deux Aspasies, femmes illustres de la Grèce*¹⁰ où il prouvait que les femmes égales par leurs facultés aux hommes s'étaient distinguées par leur activité dans beaucoup de domaines. Une

⁴ J. L a r n a c. *Histoire de la littérature féminine en France*. Paris 1929 p. 133.

⁵ J. R a b a u t. *Histoire des féminismes français*. Paris 1978 p. 43.

⁶ Cité d'après L a r n a c, op. cit. p. 130.

⁷ G. L a r r o u m e t. *Marivaux, sa vie et ses oeuvres*. Genève 1970 p. 480-483.

⁸ L a r n a c, op. cit. p. 132.

⁹ Ibidem p. 132.

¹⁰ Paris 1736.

année plus tard c'est une femme, Mme Galien, qui prend la parole¹¹. Se réclamant de la Bible et de l'histoire des Grecs et des Romains, afin de donner plus de poids à ses arguments, elle démontre que les femmes depuis les temps les plus anciens remportent des victoires dans beaucoup de domaines, surtout en littérature, mais que les hommes, animés par la jalousie, refusent de reconnaître leurs succès.

Parmi les partisans des femmes se trouva aussi un prêtre, l'abbé Joseph-Antoine-Toussaint Dinouart. Son oeuvre, intitulée *Le Triomphe du sexe* et publiée en 1749, le mit en conflit avec son évêque, si bien qu'il fut obligé de quitter son diocèse d'Amiens et de s'établir à Paris¹². Le livre était dédié à la marquise du Châtelet en reconnaissance de services rendus à la science. A l'exemple de Mme de Galien se réclamant de la Bible, il prouvait que la femme, créée à l'image de Dieu, a les mêmes dispositions pour l'étude que l'homme, et lui est égale aussi bien par l'esprit que par le coeur. A l'appui de sa thèse il citait beaucoup de femmes célèbres, surtout dans le domaine de la littérature. Par son attitude, il rejoignait Mme Galien, et établissait que la femme était douée au même titre que l'homme pour le travail créateur. La même année parut le livre de Collet *Le parallèle vivant des deux sexes*¹³. L'ouvrage n'apportait rien de nouveau, mais rayonnait d'un grand enthousiasme pour les qualités du deuxième sexe. L'auteur, comme ses prédécesseurs, était profondément convaincu que les femmes étaient appelées à de hautes tâches, et que c'était à elles, surtout, que l'art devait sa naissance et son développement.

Le couronnement de la littérature féministe au milieu du siècle fut *Le Triomphe des Dames ou la femme n'est pas inférieure à l'homme* de Mme Puisieux¹⁴. Publié en 1750, le livre était présenté comme une traduction de l'anglais. L'idée directrice de l'ouvrage était, comme son titre l'indique, que la femme n'était pas inférieure à l'homme. Les femmes, pour Mme Puisieux, étaient douées de mêmes facultés que les hommes et, par conséquent, étaient aptes à exercer les mêmes fonctions, y compris les fonctions publiques. S'il n'en était pas ainsi, c'était le fait des préjugés et des hommes qui, "jaloux" de leur position dans la société, leur refusaient l'éducation pour les tenir à l'écart de la vie sociale. Pourtant le livre de Mme Puisieux déçoit. Deux choses y choquent. Soutenant la thèse de l'égalité de la femme avec l'homme, elle n'a pas eu le courage de signer son livre mais elle l'a publié sous le nom de son époux. Plus

¹¹ Galien [Château-Thierry, Mme de]. *Apologie des dames appuyée sur l'histoire*. Paris 1737.

¹² J. A. T. Dinouart [abbé]. *Le Triomphe du sexe*. Amsterdam 1749.

¹³ P. Collet [abbé]. *Le Parallèle vivant des deux sexes*. Amsterdam 1769.

¹⁴ Ph. Florent Puisieux. *Le Triomphe de Dames ou la femme n'est pas inférieure à l'homme*. Traduit de l'anglais. Londres 1750.

déconcertante encore est la conclusion. On dirait que Mme Puisieux reculait devant sa propre audace.

Dans tout ce que j'ai dit jusqu'à présent, écrit-elle, je n'ai pas eu intention d'engager personne de mon sexe à se révolter contre les hommes, ni à changer l'ordre présent des choses par rapport au gouvernement et à l'autorité. Non, que les choses restent dans l'état où elles sont: je prétends seulement faire voir que mon sexe n'est pas aussi méprisable que les hommes voudraient le faire croire¹⁵.

Le problème de la femme-auteur a été posé ouvertement et avec fermeté par Mme de Lambert¹⁶. Mme Puisieux, glorifiant les facultés des femmes, insistait surtout sur leurs dispositions intellectuelles. Il n'est point de science ni de charge publique dans l'Etat, jugeait-elle, que les femmes ne soient aussi propres à remplir que les hommes. Par conséquent, les femmes peuvent être bons philosophes, bons théologiens, bons professeurs, médecins, conseillers, trésoriers, "générales d'Armées ou Amirales de Flottes". Le projet de Mme de Lambert n'était pas aussi ambitieux mais il était plus réaliste. Dans ses *Réflexions sur les femmes* celle-ci se proposait deux objectifs: elle réclamait comme juste et nécessaire la même éducation pour les deux sexes et elle demandait le droit pour la femme d'exercer la profession d'écrivain. Douées au même degré que les hommes dans le domaine des sciences et des beaux-arts, les femmes ont les mêmes droits que les hommes à étudier les sciences et à pratiquer les arts. D'ailleurs, celles qui s'y sont appliquées réussirent très bien. Leurs oeuvres étaient aussi agréables qu'utiles et sublimes. Mme de Lambert attirait aussi l'attention des lecteurs sur un autre avantage dont profitent les femmes s'adonnant à l'étude: elles y gagnent sur le plan moral. Préoccupées des études, elles se mettent à l'abri de la vie dissipée et frivole, de l'amour du luxe, de la corruption des moeurs, car l'occupation de l'esprit est le rempart le plus sûr contre le relâchement des moeurs qu'on leur reprochait le plus souvent. Mais c'est surtout la défense du métier de femme-écrivain qui tenait à coeur à Mme de Lambert. Ecrivain elle-même, elle comprenait mieux que tout autre les aspirations des femmes attirées par l'amour des lettres et le désir de les pratiquer. C'est pourquoi elle constate avec amertume: "Si l'on passe aux hommes l'amour des lettres, on ne le passe pas aux femmes"¹⁷. Et pourtant, soutenait-elle, elles y ont fait leurs preuves grâce à deux qualités: la sensibilité et la richesse de leur imagination qui valent mieux que la capacité de persuasion dont les hommes

¹⁵ Ibidem p. 127-128.

¹⁶ L a m b e r t [Anne-Thérèse de Marguenat de Courcelles, Marquise de]. *Avis d'une mère à sa fille suivies des Réflexions sur les femmes, d'un Discours sur la Délicatesse d'esprit et de sentiment et d'une Lettre sur l'Education*. Paris 1811.

¹⁷ Ibidem p. 104.

sont si fiers. Ceux-ci cependant ont su trouver un moyen de les décourager de prendre la plume: le ridicule. "Il est devenu si redoutable, ce ridicule, qu'on le craint plus que le déshonneur"¹⁸. L'observation de Mme de Lambert ne manque pas de justesse. En effet, l'arme préférée des adversaires des femmes était, à l'exemple de Molière, de les couvrir de ridicule, de les présenter comme d'insupportables pédantes et les femmes, hélas, ne redoutaient aucun danger autant que le ridicule qui, suivant l'opinion courante, mettait en cause leur dignité et c'est lui qui faisait souvent tomber la plume de leurs mains.

Dans la deuxième moitié du siècle la discussion sur la femme-écrivain devient plus animée, le ton en devient plus violent, agressif, loin de cette courtoisie qui le caractérisait jusqu'alors. Cette fois la question de la femme-auteur se trouve posée ouvertement, plus fréquemment, presque dans tous les écrits qui concernent la femme. Mais l'opinion générale, comme le constate V. de Broc, ne lui est pas favorable¹⁹. Si la femme trouve des défenseurs dévoués à sa cause, les ennemis acharnés, injustes, privés de toute objectivité ne lui manquent pas non plus. Deux camps, féministe et antiféministe, se distinguent nettement. D'après les premiers, héritiers de Poullain de la Barre, les défauts des femmes ne sont pas innés, les différences avec les hommes ne sont pas fondées en nature, mais proviennent d'une éducation défectueuse et de préjugés sociaux²⁰. L'égalité des femmes avec les hommes était pour les partisans de Poullain de la Barre un fait incontestable, mais pour la rendre réelle il fallait, jugeaient-ils, abolir les préjugés séculaires, réformer l'éducation, et par conséquent, ouvrir aux femmes un accès à toutes les carrières sociales. Les antiféministes, par contre, se réclamaient d'une longue tradition, et surtout de la nature, dont les lois invariables destinaient depuis l'origine la femme à la reproduction du genre humain, au rôle d'épouse et de mère, ce à quoi elle ne pouvait se soustraire²¹.

Une des causes de l'animosité envers la femme-auteur était sans doute le grand développement du roman qui, en grande partie, dans la seconde moitié du siècle, était dû à des plumes féminines, comme on l'a dit plus haut. Et le fait est bien connu — G. May l'a démontré dans son *Dilemme du roman*²² —

¹⁸ Ibidem p. 103.

¹⁹ V. de Broc. *Les femmes auteurs*. Paris 1911 p. 1.

²⁰ Voir P. Hoffman. *La femme dans la pensée des Lumières*. Paris 1977 p. 291-307.

²¹ C'est surtout G. L. Buffon avec S.-J.-M. Daubenton qui fournissaient des arguments aux antiféministes. Ils soulignaient la différence entre l'homme et la femme et tenaient à démontrer que la femme n'est pas femme uniquement par son sexe mais par tous les aspects de son être. C'est pourquoi P. Roussel insistait sur la prédestination de la femme à la maternité et sur sa constitution appropriée à ces fonctions. Par conséquent, on refusait à la femme toutes les activités intellectuelles. Voir J. K n i b i c h l e r. *La beauté pourquoi faire*. 1982 p. 86-88.

²² G. M a y. *Le dilemme du roman au XVIII^e siècle*. P. U. F. 1963 p. 1-46.

l'opinion au siècle des Lumières était largement hostile au roman et cette hostilité, d'une façon naturelle, projetait une ombre sur la femme-auteur et sur sa production littéraire.

Un des porte-paroles de ce courant était l'abbé A. P. Jacquin. Dans ses *Entretiens sur les romans*²³ il attribuait à la femme la naissance du roman, dont il dénonçait tous les dangers. C'était un genre inutile aux belles-lettres, redoutable pour l'esprit, plus dangereux encore pour le cœur et pour les mœurs, genre faible artistiquement, riche en situations invraisemblables, bizarres. De plus, le roman troublait la vie de famille, renversait l'ordre de la société, en traitant les hommes comme des tyrans et en élevant les femmes au rang d'idoles²⁴. De là, la décadence de la littérature française au XVIII^e siècle, décadence dont l'abbé Jacquin rendait responsable surtout la femme. Molière et Boileau avaient donc raison de condamner l'activité des femmes, contribuant par là à sauver la grandeur de la littérature sous Louis XIV.

L'attaque de l'abbé Jacquin n'empêcha pas deux autres abbés, Caffiaux et Laporte, de rendre un hommage éclatant au talent littéraire de la femme. L'abbé Ph. J. Caffiaux, bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur, se donna pour but non seulement de prouver l'égalité de la femme avec l'homme, mais même sa supériorité sur l'homme. A cet effet, il choisit dans son livre *Défense du beau sexe*²⁵, la méthode consistant à comparer les différentes qualités des hommes et des femmes, cette comparaison tournant toujours à l'avantage de ces dernières. Alors que les femmes les plus célèbres s'étaient toujours distinguées par leur modestie, les hommes auteurs, par contre, se rendaient ridicules par leur orgueil et par leur vanité en se donnant les titres les plus bizarres: bibliothèque universelle, favori d'Apollon, rival d'Aristote. Même le grand Balzac n'avait pas échappé à ce défaut en acceptant le titre d'"hyperillustrissime". Après avoir dressé une liste de femmes célèbres, l'abbé Caffiaux leur reconnaissait un "talent marqué pour la poésie", un don d'éloquence, étant donné qu'elles "s'énoncent avec beaucoup de grâces" et "ont l'art de trouver les plus beaux termes". Il leur attribuait en plus une grande facilité pour dire nettement ce qu'elles savaient, si bien qu'elles pouvaient prétendre s'illustrer dans tous les domaines. Par conséquent, l'abbé Caffiaux inspirait aux femmes la confiance dans leurs capacités créatrices, et les encourageait à se défendre contre les attaques injustes des hommes, qui les outrageaient par pure jalousie. Pourtant, la défense des femmes par l'abbé Caffiaux était à double tranchant. En les encourageant

²³ A. P. J a c q u i n [abbé]. *Entretiens sur les romans*. Paris 1755.

²⁴ Ibidem p. 339, 341.

²⁵ Dom Ph. J. C a f f i a u x. *Défense du beau sexe, ou Mémoires historiques, philosophiques et critiques pour servir d'apologie aux femmes*. T. 1-4. Amsterdam 1753.

à la lutte et à la création, il soutenait que ce n'était pas leur esprit mais leur cœur qui les empêchait souvent de réaliser ce but. Dans le troisième tome de son livre il écrivait les mots suivants:

[...] on verra plutôt les oiseaux au printemps, et les cigales en été garder le silence, et plutôt les chiens prendre la fuite à la rencontre d'un lièvre, que de voir une femme résister aux douces caresses d'un jeune soupirant²⁶.

L'abbé Caffiaux en écrivant ces mots voulait sans doute mettre les femmes en garde contre le point faible de leur nature. Mais il donnait, sans en avoir l'intention, une arme à leurs ennemis car l'évocation du besoin irrésistible de vivre l'amour à tout prix n'était ni le compliment le plus réussi ni la meilleure recommandation pour la femme intellectuelle.

L'abbé J. de Laporte éleva pour honorer le talent de celle-ci un monument imposant dédié surtout à la femme française. Dans son *Histoire littéraire des femmes françaises*²⁷, oeuvre plus sérieuse et plus profonde que celle de l'abbé Caffiaux, il dressa une longue liste des femmes-auteurs, accompagnée d'une analyse de leurs oeuvres, où à côté des noms connus, figuraient des noms presque oubliés aujourd'hui. S'étant illustrées dans l'art d'écrire les lettres, dans la poésie et dans le roman — bien qu'elles n'aient laissé ni des oeuvres historiques, ni philosophiques, ni scientifiques — elles avaient fait la preuve de la diversité de leur talent. Les qualités de leurs oeuvres, d'après l'abbé de Laporte, étaient nombreuses: imagination, naturel, délicatesse des sentiments, bienséance, sensibilité, justesse dans les jugements, élégance du style, étendue des connaissances que beaucoup d'hommes pouvaient leur envier, et surtout une action intéressante, si bien que nombre de dramaturges n'hésitaient pas à adapter leurs romans pour le théâtre. Ce grand succès des femmes dans la littérature, Laporte l'attribuait surtout aux conditions favorables qu'elles trouvaient en France pour cultiver leur esprit. L'usage du monde et surtout la liberté dont elles jouissaient dans la société — soutenait-il à l'exemple de leurs défenseurs — créaient une atmosphère propice à l'épanouissement de leurs facultés innées.

Comme l'abbé Caffiaux, l'abbé de Laporte cherchait, lui aussi, à défendre la femme contre ses ennemis mais surtout contre elle-même, autrement dit, contre le défaut de sa nature qui l'empêchait de faire la preuve de ses capacités plus souvent que l'ennemi réel. D'après le préjugé qui régnait encore en France au XVIII^e siècle et qui était forgé le plus souvent par l'égoïsme des hommes ne

²⁶ Ibidem t. 3 p. 148.

²⁷ J. de L a p o r t e [abbé]. *Histoire littéraire des femmes françaises ou Lettres historiques et critiques contenant un précis de la vie et une analyse raisonnée des ouvrages des femmes qui se sont distinguées dans la littérature française*. Vol. 1-5. Paris 1769.

voulant voir dans le deuxième sexe qu'un joli jouet, l'étude ruinait les charmes de la femme en lui enlevant la fraîcheur de son teint, l'éclat de ses yeux, la sveltesse de sa taille. La femme, hélas, soucieuse avant tout de sa beauté qu'elle prenait pour sa plus grande qualité approuvait cette idée et se détournait, de crainte de perdre ses charmes, de ses dispositions intellectuelles²⁸. Or, Laporte tenait surtout à rassurer la femme que le préjugé était faux, que la culture de son esprit, au lieu de la dégrader, ajoutait encore à la beauté de sa figure en la rendant plus intéressante. Il écrivait:

[...] l'esprit n'est point incompatible avec la beauté, les lettres avec la naissance, l'étude avec plaisir, les Muses avec les Grâces: que les femmes, destinées à plaire par les charmes de la figure peuvent également aspirer à la gloire des talents, et cueillir autant de lauriers que de myrthes²⁹.

Laporte ayant pris soin de rassurer la femme sur sa beauté, ne manquait pas de souligner un autre avantage de l'étude ayant surtout trait à la femme d'âge avancé. L'argument était de poids. Vieille, à l'âge où la femme ne peut plus compter sur les succès dans le monde, condamnée à la solitude et à l'ennui, privée de plaisirs qu'apporte la jeunesse, elle trouvera, la rassurait-il, une félicité et une consolation "plus réelle et plus durable" dans l'étude que dans la vie mondaine. Le livre lui sera une compagnie plus fidèle que la société des amis et ses discussions frivoles. En fin de compte, Laporte engageait la femme à écrire à condition toutefois qu'elle gardât l'anonymat par souci de la modestie, une des vertus les plus précieuses du deuxième sexe³⁰.

Aux qualités littéraires que Caffiaux et Laporte reconnaissaient à la femme, l'auteur anonyme du *Triomphe des Dames*³¹ en ajoutait d'autres: la noblesse, la douceur, la facilité à s'exprimer, propriétés qui relevaient non seulement la valeur de ses oeuvres mais leur donnaient un cachet spécial.

Les grands hommes ne manquaient pas non plus pour plaider la cause de la femme. D'Alembert, secrétaire perpétuel de l'Académie et ami de Mlle de Lespinasse, croyait, contre son ennemi, J. J. Rousseau, que la femme possédait de nombreux atouts pour remporter des succès dans la littérature. Surtout "dans les ouvrages de goût et d'agrément" elle réussit mieux que les hommes. Surtout

²⁸ Comme exemple peut servir Mme Puisieux. Dans ses *Conseils à une amie* elle raconte comment elle cessa un jour d'étudier: "Je me plaçais un jour devant une glace avec une grammaire à la main, je répétais quelques mots en étudiant mes mines, et je m'aperçus que j'en faisais de fort ridicules; de dépit, je me mis au clavecin et je me regardais jouer: ah! dis-je, c'est là ce qui me convient, voilà l'occupation d'une femme" (voir J. L i v i. *Vapeurs de femmes*. 1984 p. 28).

²⁹ L'abbé de L a p o r t e, op. cit. *Avertissement*.

³⁰ Ibidem t. 2. p. 409.

³¹ [Anonyme]. *Triomphe des Dames ou le Nouvel Empire littéraire*. Paris 1755.

dans ceux "dont le sentiment et la tendresse" sont "l'âme"³². Héloïse, la première, dans ses lettres à Abélard en a donné l'exemple.

Cl. J. Dorat était du même avis. Il jugeait, comme D'Alembert, que les femmes excellaient dans la peinture de l'amour, qu'elles en connaissaient toutes les nuances, en prévoaient toutes les complications. Mais il goûtait surtout le charme du style féminin. Il écrivait:

Les femmes-auteurs conservent, pour la plupart, dans leur style, un caractère de tendresse et de séduction qui les distingue: elles ont, si on peut le dire, plus de souplesse dans le coeur, et possèdent mieux que nous le grand art des développemens: l'on diroit que l'attrait de leur sexe se communique à leurs ouvrages³³.

Grand partisan des femmes-auteurs dont les écrits avaient pour lui un charme particulier, Choderlos de Laclos, les invitait à écrire avec une insistance presque obstinée. Les femmes, d'après lui, étaient exceptionnellement douées pour le roman. Tout les prédestinait à ce genre d'écrits:

Leur éducation, leur existence dans la société, toutes leurs qualités louables, et, s'il faut tout dire, quelques-uns mêmes de leur défauts, leur promettent, dans cette carrière, des succès que, selon nous, elles chercheraient vainement dans toute autre³⁴.

Pour répondre à ses dispositions naturelles la femme devait combler les lacunes de son éducation, à condition toutefois de "ne jamais montrer ses connaissances qu' à ses amis les plus intimes et pour ainsi dire comme confidence"³⁵. Laclos estimait donc comme Laporte et bien d'autres que la plus grande vertu de la femme était la modestie, qu'elle valait mieux que son savoir et que son talent.

Avec une vive ardeur, L. S. Mercier s'est fait le défenseur du droit de la femme à l'écriture. "Si l'on ne défend point aux femmes la musique, la peinture, le dessin, pourquoi leur interdirait-on la littérature?"— demandait-il dans le *Tableau de Paris*³⁶. C'étaient les hommes qui s'opposaient, soit par jalousie, soit par égoïsme, à l'activité littéraire des femmes, car ils préféraient que la femme, pour leur plaisir, cultivât plutôt sa beauté que son esprit. Pourtant, protestait-il, ils avaient tort parce que les belles-lettres perdraient beaucoup de leur charme en se privant des écrits féminins, qui brillaient comme un bijou précieux dans la production littéraire de la France.

³² A l e m b e r t [Jean Lerond d']. *Oeuvres Complètes*. T. 1-5. Paris 1822 — t. 4 p. 450: *Lettre à J. J. Rousseau, citoyen de Genève*.

³³ J. C l. D o r a t. *Collection complète des oeuvres*. T. 1. Neuchâtel 1776 p. 27.

³⁴ C h o d e r l o s de L a c l o s. *Oeuvres Complètes*. Bibliothèque de la Pléiade. Paris 1979 p. 449.

³⁵ *Ibidem* p. 443.

³⁶ L. S. M e r c i e r. *Tableau de Paris*. T. 10. Amsterdam 1782-1788 p. 333.

Un événement marquant pour l'histoire du débat sur la femme-auteur au XVIII^e siècle fut le livre de l'académicien, Antoine Léonard Thomas, intitulé *Essai sur le caractère, les moeurs et l'esprit des Femmes dans les différents siècles*³⁷. Paru en 1772, le livre était attendu avec impatience aussi bien par les amis des femmes que par leurs ennemis. Dès le début l'auteur avertissait les lecteurs qu'il ne se proposait d'écrire ni le panégyrique ni la satire de la femme mais de présenter d'une façon objective l'histoire du féminisme à travers les siècles. Fidèle à sa promesse, il reconnait aux femmes beaucoup de qualités non sans formuler toutefois de nombreuses réserves. Tout en attribuant aux femmes une vive imagination, il affirme qu'il s'agit d'un type d'imagination "qui réfléchit tout mais ne crée rien"³⁸. Tout en admettant que "De toutes les passions, l'amour sans contredit est celle que les femmes sentent et qu'elles expriment le mieux"³⁹, il leur refuse la puissance et la profondeur de Racine, la capacité de peindre une passion violente et terrible, sa force destructrice. Tout en accordant à la femme un don d'observation, il doute de sa persévérance et de sa ténacité pour "suivre pendant des années le même genre d'étude, et d'acquérir ainsi des connaissances profondes et vastes"⁴⁰. Il en est de même de leur esprit philosophique. Elles manquent de ce qui fait cet esprit: le doute, la raison froide, l'effort constant, cette opiniâtre lenteur "qui seule recherche et découvre les grandes vérités"⁴¹. De là, la conclusion de Thomas: ce n'est pas l'intérêt pour la science qui pousse la femme à s'instruire. Au contraire, "elles ne cherchent les lumières, que comme une parure de l'esprit. En apprenant, elles veulent plaire plutôt que s'instruire"⁴². A cette question qui passionnait le siècle, la question de savoir si la femme est douée d'un talent créateur, si elle peut devenir auteur, Thomas n'a pas apporté de réponse décisive. Sans le dire ouvertement, il suggérait que le dévouement des femmes à leur famille rendrait ces familles plus heureuses et que par conséquent la société y gagnerait en augmentant la somme de la félicité de ses enfants. Sans doute, Thomas, sans le dire franchement, donnait raison à un courant qui situait la femme au sein de sa famille et dont il sera question par la suite.

L'ouvrage de Thomas obtint un faible succès. Pour les femmes ce fut une déception. Considéré par certains comme un éloge des femmes, il leur rendit un piètre service. L'académicien plaida leur cause tièdement, sans ardeur, sans engagement. Et ce qui est plus grave, il semblait sous-estimer la production

³⁷ Paris 1772.

³⁸ Ibidem p. 85.

³⁹ Ibidem p. 86.

⁴⁰ Ibidem p. 87.

⁴¹ Ibidem p. 84.

⁴² Ibidem 149.

littéraire des femmes de son siècle, le problème de la femme-auteur fut à peine abordé. Il n'est donc pas étonnant que le livre ait été attaqué de tous les côtés. Parmi les femmes, c'est Mme d'Epinau qui prit la parole. Dans la lettre à l'abbé Galiani du 14 mars 1772, elle exprima son mécontentement en quelques phrases qui ne manquaient pas de justesse. Elle reprochait à Thomas "un pompeux bavardage, bien éloquent, un peu pédant et monotone"⁴³. Son opinion sur les femmes, jugeait-elle, était imprécise, vague, ambiguë et tous les détails sur le deuxième sexe "petits, communs et peu philosophiques"⁴⁴. L'opinion de son ami Grimm, qu'il avait exprimée dans sa *Correspondance littéraire*, ne fut pas plus favorable. À côté de très rares qualités il y trouva beaucoup de défauts, des idées communes dont beaucoup étaient fausses et louches, quelque chose d'indéterminé et de vague, preuve "que l'auteur n'a rien pensé"⁴⁵. Le point de vue de La Harpe fut pareil. Il trouva dans le livre de Thomas "une suite de lieux communs et de discussions philosophiques" dont le but n'était pas assez net⁴⁶. Diderot, pour sa part convenait que le livre de Thomas était écrit avec impartialité et sagesse, il y admirait l'érudition, la raison, la finesse. Mais il aurait voulu plus de chaleur, plus de variété, manière d'écrire naturelle quand on parle des femmes⁴⁷. Sabatier de Castres trouva dans le livre de Thomas un amalgame d'éléments divers: "les observations fines, les tableaux frappants", mais, hélas, des expressions souvent impressionnantes côtoyaient "une masse complète de fadeurs, d'incohérences, de futilités, d'inepties"⁴⁸.

Pourtant, la réfutation la plus violente du livre de Thomas a été lancée par Daillant de la Touche, disciple et éditeur de Swedenborg en France⁴⁹. "Le fonds en est vicieux, faux et contraire partout, écrivait-il, rien n'est moins philosophique"⁵⁰. Daillant de la Touche avait lu l'ouvrage de Thomas avec un parti pris. Il l'attaqua surtout sur le point qui était traité par l'académicien avec le plus de réserve: la femme et la littérature. Mais le livre de Thomas était surtout une occasion pour Daillant d'attaquer la femme sur tous les fronts, de l'accuser de tous les maux qui se produisaient en France. C'était aux femmes, à son avis, que la secte philosophique devait sa prospérité, c'étaient les femmes

⁴³ B. Croce. *Una lettera inedita della signora d'Epinau e il "Dialogue sur les femmes" dell'abate Galiani*. Paris 1930 p. 7.

⁴⁴ Ibidem.

⁴⁵ M. Grimm. *Correspondance littéraire, philosophique et critique. 1877-1882*. T. 2. Paris p. 216.

⁴⁶ J. Fr. de La Harpe. *Lycée ou Cours de littérature ancienne et moderne*. T. 14. Paris 1799 p. 137.

⁴⁷ D. Diderot. *Sur les femmes*. In: *Oeuvres*. Pléiade. Paris p. 979.

⁴⁸ Sabatier de Castres. *Les trois siècles de la littérature française*. T. 3. Paris 1774 p. 391.

⁴⁹ Daillant de la Touche. *Lettre à M.***, sur un ouvrage intitulé: Essai sur le caractère, les moeurs et l'esprit des femmes, par M. M. Thomas*. Londres 1772.

⁵⁰ Ibidem p. 78.

qui avaient corrompu la nation française, la décadence de la littérature était de même leur ouvrage. Ce sont les femmes "qui ont accrédité" les romans en France et y "ont érigé l'amour en vertu"⁵¹. Ce sont les femmes qui ont fait "ces monstres" que sont les comédies larmoyantes⁵², soutenait-il en leur imputant des péchés qu'elles n'avaient pas commis. Elles avaient toujours protégé les écrivains sans talent en se liguant contre les chefs-d'oeuvre de la littérature, si bien que tous les grands écrivains comme Molière, Boileau, Racine et Corneille avaient détesté les femmes beaux-esprits. Mais Daillant de la Touche les jugeant incapables d'une création quelconque, se donna pour but d'arracher les femmes à la manie d'écrire, de s'occuper de science. La femme savante, la femme-écrivain était sa bête noire, un être dénaturé, un assemblage de tous les vices: fierté, orgueil, pédanterie. Comme elle ne sait produire des oeuvres de valeur, elle n'est pas capable non plus de les juger. "[...] les beautés d'un ouvrage vraiment grand, sublime et d'un goût sévère"⁵³ sont hors de sa portée. Donc, Daillant de la Touche emporté par la haine et le mépris dépouillait la femme de toutes les qualités. Il restait sans doute sous l'influence d'un des courants mystiques du XVIII^e siècle qui traitaient la femme comme un fruit de la déchéance de l'homme primitif.

Pourtant Artaize, chevalier de Feucher, l'avait dépassé dans ses invectives contre la femme. Dans son livre *Dégradation de l'homme dans la société*⁵⁴, publié en 1786, il soutenait la thèse que la France du XVIII^e siècle connaît une décadence dans tous les domaines: l'art, la science, la morale et il rendait responsable de cet état de choses la femme dont le règne s'étendait dans tous les domaines. Ceux qui portent le nom glorieux de philosophes – Fontenelle, Voltaire – n'écrivent que pour les femmes. Celles-ci ont inspiré aux savants une aversion pour la retraite et la solitude, alors que les choses vraiment grandes ne se font que dans l'isolement du monde. Ce sont les femmes qui "dispensent la gloire, ouvrent les portes de l'Académie, et prodiguent les récompenses et les honneurs"⁵⁵, si bien qu'avec leur règne a commencé le règne de la médiocrité. Et elles-mêmes n'ont créé "rien de vraiment grand, de vraiment neuf", rien de valable de ce qui existe dans le monde ne leur doit l'existence. Cet être frivole sans génie créateur, ne comprenant ni le noble ni le sublime n'a d'autre souci que de plaire. Destinée à obéir et à élever les enfants, la femme s'est révoltée contre sa vocation. Ayant quitté le foyer domestique, elle

⁵¹ Ibidem p. 43.

⁵² Ibidem p. 44.

⁵³ Ibidem p. 37.

⁵⁴ Artaize Chevalier de Feucher. *Dégradation de l'homme dans la société*. Paris 1786.

⁵⁵ Ibidem p. 174.

a commencé à se dépraver si bien qu'elle réunit tous les vices en sa personne: orgueil, mensonge, méchanceté, inconstance, amour du luxe. "Toutes sans génies, sans fermeté, sans prévoyance, sans de grands talents"⁵⁶, elles sont incapables de créer quelque chose de marquant dans le monde "et la nature paraît n'attendre d'elles que de ne pas faire le mal"⁵⁷.

Mme Gacon-Dufour procura à Feucher l'occasion de renouveler ses attaques contre les femmes⁵⁸. Elle se proposa de réfuter ses reproches: Feucher non seulement confirma ses invectives mais dans la fièvre de la polémique il en ajouta de nouvelles⁵⁹. La femme règne seulement dans ces sociétés, affirmait-il, qui sont proches de la décadence, par contre, dans les sociétés saines et fortes, dont le niveau de culture est élevé, leur influence est nulle, car leur action est toujours néfaste pour la nation. Feucher terminait sa polémique en promettant de ne plus répondre aux femmes. Et il tint parole, mais il fit quelque chose de plus méchant: il releva dans l'écrit de Mme Gacon-Dufour toutes les fautes, fautes de langue et de style, pour prouver que la femme ne savait pas écrire non plus.

Dans le dernier tiers du siècle les attaques contre les femmes furent poussées jusqu'à l'absurdité, surtout pendant la Révolution. Sylvain Maréchal, ami de Babeuf, représentait la fraction la plus extrême. Il appartenait à un groupe d'hommes qui même, au prix du scandale, cherchaient la célébrité⁶⁰. Dans ses invectives contre la femme il alla jusqu'au paradoxe: il demandait d'interdire à la femme la science de lire. Ayant rassemblé beaucoup de textes antiféministes empruntés à Saint-Paul, à Mahomet, à Homère, à Rousseau, il tenait à prouver que les meilleurs ménages étaient ceux où la femme ne savait pas lire, car elle avait alors beaucoup de temps pour se consacrer à sa famille. S. Maréchal était surtout ennemi des femmes-auteurs. Si les femmes de l'Hôtel de Rambouillet n'avaient pas su lire, soutenait-il, elles ne se seraient pas couvertes d'un ridicule ineffaçable en mettant Voiture au-dessus de Corneille et Pradon au-dessus de Racine. S'il s'agit de la science de lire, elle conduit la femme à un mal plus profond: la femme en lisant un livre s'imagine qu'elle est à même de faire un livre pareil à celui qu'elle vient de lire. Et elle se met à écrire en cherchant toujours un homme pour l'aider. Pourtant la femme écrit mal et son écriture a pour résultat la décadence de la littérature. Par bonheur, la seule femme

⁵⁶ Ibidem p. 73.

⁵⁷ Ibidem.

⁵⁸ M. A. J. G a c o n - D u f o u r [Mme]. *Mémoire pour le sexe féminin contre le sexe masculin*. Paris et Londres 1787.

⁵⁹ A r t a i z e C h e v e l i e r d e F e u c h e r. *Lettre à Mme D***, auteur du Mémoire pour le sexe féminin contre le sexe masculin*. Paris 1788.

⁶⁰ P. S. M a r é c h a l. *Projet d'une loi portant défense d'apprendre à lire aux femmes*. Paris 1801.

orgueilleuse et sottise écrit, la femme sage fait des enfants, a soin de ses grâces et de ses vertus, consciente qu'à la femme ne sied que l'aiguille, le fuseau et la quenouille. "Une femme poète est une petite monstruosité morale et littéraire"⁶¹. Dans le passé, en Grèce, seules les courtisanes étaient femmes--auteurs. En France "La raison ne veut non plus que la langue française, qu'une femme soit auteur: ce titre, sous toutes ses acceptions, est le propre de l'homme seul"⁶².

Une femme surtout fut profondément blessée par le *Projet d'une loi* de Sylvain Maréchal. C'était Mme Clément Hémerly. Elle lui répondit par l'essai *Les femmes vengées de la sottise d'un philosophe*⁶³, où elle soutenait que S. Maréchal avait écrit sa diatribe contre les femmes "dans un moment d'humeur, pour calmer l'irritation de sa bile agitée par quelques tracasseries féminines"⁶⁴. Et dans son "Avis de l'auteur" elle lui demandait de rétracter promptement son opinion sur la femme, "à moins, disait-elle, que vous ne vouliez être taxé de folie par les deux sexes". Elle tenait à prouver juste le contraire de ce qu'affirmait S. Maréchal: l'ignorance des femmes a causé plus de mal que leur capacité de lire. Le déreglement de leurs moeurs, la dissipation de leur vie est due toujours à leur ignorance. Si les femmes paraissent être inférieures aux hommes, c'est à cause de leur éducation. Mais la femme d'esprit sensible et honnête, peut approcher la perfection dans des écrits dont les hommes ne sont pas toujours capables, eux qui souvent s'inspirent de leurs pensées sans avoir le courage de le dire ouvertement.

Le livre de Mme de Coïcy intitulé *Les femmes comme il convient de les voir* ne valait pas mieux, il n'apportait rien de nouveau ni d'original⁶⁵. Sa thèse était banale, rebattue au cours du siècle. Elle proclamait à l'exemple de tous les féministes, que tous les hommes sont nés égaux et que l'éducation seule est cause de la différence entre les deux sexes. En dépit de leur défaut d'éducation Mme de Coïcy compta plus de quatre cents femmes qui s'étaient distinguées dans la littérature.

Pour finir la revue des livres dont le propos était le féminisme littéraire, il faut constater que la discussion sur la femme-auteur a fini, dans le dernier tiers du siècle, sur un accent désabusé, pessimiste. Malgré le zèle des féministes exaltant les capacités des femmes, le poète Ecouchard Lebrun, comme Daillant

⁶¹ Ibidem p. 68.

⁶² Ibidem p. 50.

⁶³ Clément - Hémerly [Mme]. *Les femmes vengées de la sottise d'un philosophe du jour ou Réponse au Projet de loi de M. S***-M****. Paris [s.d.].

⁶⁴ Ibidem p. 19.

⁶⁵ Coïcy [Mme de]. *Les femmes comme il convient de les voir, ou Aperçu de ce que les femmes ont été, de ce qu'elles sont, et de ce qu'elles pourroient être*. Vol. 1-2. Londres 1785.